

par la fidélité du texte, et par la grâce éloquentes du commentaire. Ah ! véritablement, celui-là était un écrivain magnifique. Il allait plus loin que la Grèce : il touchait à l'Orient. D'autres philosophes, nouveaux venus dans l'arène, et tout remplis de cette accusation si chère aux jeunes gens, qui ne déplaît pas à Cicéron lui-même, et dont on retrouverait le premier exemple dans les tragédies d'Aristophane et dans l'apologie de Socrate, ont accusé M. Cousin, l'électrique, d'avoir entrevu, sans l'adopter, la philosophie allemande... Ils ne savaient pas, ces jeunes accusateurs, le charme invisible et l'attrait tout-puissant qui pousse un pareil écrivain du côté de l'éloquence. Or, sans nul doute, en philosophie, l'éloquence est du côté de Platon.

L'art d'écrire était, pour M. Cousin, une passion qui n'a fait que grandir. Il se préoccupe évidemment beaucoup moins du sens que de la forme excellente de son discours. Il corrige, il refait, il n'est jamais content de son œuvre. Instruire et plaire. Quand sa philosophie eut dit tout ce qu'elle avait à dire, et renoncé à la lutte éternelle, il choisit, pour les parer de toutes les grâces de sa parole, une suite de beautés célèbres, qui furent tour à tour l'inquiétude et l'ornement de la cour de France. Il devint pour elles un père attentif et parfois même un chaste amoureux. Il ne savait rien de plus rare et de plus charmant que ces filles adoptives de sa saine et ferme vieillesse. Assez peu tolérant pour qui lui manquait d'égards, c'était un motif de plus pour ne jamais pardonner au rustre assez hardi pour manquer de respect à Mme la duchesse de Longueville, dont il avait fait sa souveraine. Il s'entourait volontiers de ces douces images. Il les achetait à tout prix, à condition qu'elles fussent belles. Il en avait fait l'ornement le plus précieux de sa maison et de ce cabinet plein des livres les plus rares et les mieux choisis, dont se soient enorgueillis nos plus habiles et plus délicats amateurs.

M. Cousin est mort trop vite. Il avait encore à raconter de belles passions. à mettre au jour de grandes colères, à poursuivre, jusqu'à la fin, les inimitiés qu'il avait revêues, les ennemis qu'il s'était forgés lui-même. Pas un homme ici-bas, pour peu qu'il fût intelligent et juste, ne haïssait M. Cousin. Au contraire, chacun l'écoutait avec déférence, avec respect. Les plus habiles se plaisaient à le contredire, comme on pique en tisonnant un morceau d'orne ou de coudrier pour en faire jaillir les étincelles : au premier coup, le coudrier petille, et l'orne en feu jette une flamme vive sur la causerie et les objets d'alentour. Tout méchant qu'il fût M. Cousin était un brave homme. Il était un grand enfant, comme il était un incomparable artiste. Il avait toutes les passions du génie et tous les caprices de l'esprit. On le trouvait parfois insupportable, et sitôt qu'il se taisait, chacun le pria de parler encore.

Il est mort à Cannez, sous le ciel du Midi ; il est mort sans une plainte, et cette fin paisible, après tant d'agitations oratoires, restera, parmi ses derniers témoins, comme un bon souvenir. Il fut ramené dans ce Paris qu'il aimait par un digne compagnon de ses voyages sous le ciel éminent M. Mérimée, et par son ami de tous les temps, M. Barthélemy Saint-Hilaire. Après une douloureuse attente de ce célèbre cercueil, retenu dans les neiges du chemin, la parole intelligente et reconnaissante du Paris des poètes et des artistes voulut accompagner M. Cousin jusqu'en cette église de la Sorbonne, où naguère la tête admirable du cardinal de Richelieu avait été restituée à son tombeau. La Sorbonne entière a tressailli en retrouvant dans le silence et le repos éternel le plus éloquent des agitateurs de la conscience humaine. En saluant ce grand écrivain, elle saluait tout à la fois le restaurateur des grandes leçons publiques, et le bienfaiteur, dont la bibliothèque admirable ne sera pas l'un des moindres ornements de la Sorbonne à venir.

Avec la juste ambition dont son cœur était rempli, et ce vif besoin de régner sans partage sur l'attention publique, M. Cousin, s'il eût été consulté, n'eût jamais consenti à disparaître le même jour que M. Ingres. Ces grands esprits, si distants qu'ils soient celui-ci de celui-là, ont l'honneur de se bien connaître les uns et les autres, et M. Cousin eût compris tout de suite que le deuil de M. Ingres serait une diminution de ses propres funérailles. M. Ingres, était le chef honorable, honoré, sans rival, de la grande peinture au dix-neuvième siècle.

Il naquit à Montauban, au mois de septembre 1781 ; lui-même il a raconté en peu de mots le calme et la douceur de ses premières années : " J'ai été élevé, disait-il, dans le crayon rouge ; mon père, musicien et peintre, me destinait à la peinture, tout en m'enseignant la musique comme un passe-temps. Cet excellent homme, après m'avoir remis un grand portefeuille qui contenait trois ou quatre cents estampes d'après Raphaël, le Corrège, Rubens, Teniers, Wattenau et Boucher, — il y avait de tout, — me donna pour maître M. Roques, élève de Vien, à Toulouse. J'exécutai sur le théâtre de cette ville un concerto de violon de Viotti, en 1793, à l'époque de la mort du roi. Mes progrès en peinture furent rapides. Une copie de la *Vierge à la chaise*, rapportée d'Italie par mon maître, fit tomber le voile de mes yeux ; Raphaël m'était révélé. Cette impression a beaucoup agi sur ma vocation et rempli ma vie. Ingres est aujourd'hui ce que le petit Ingres était à douze ans."

Comme il fallait vivre, il s'engagea parmi les premiers violons du Petit-Théâtre, aujourd'hui disparu, sur lequel Talma lui-même avait fait ses premiers pas, le théâtre du bonhomme Doyen, qui était à la fois le machiniste et le décorateur, le tailleur et le souffleur de son théâtre. Si la soirée appartenait à Doyen, tout le jour appartenait à David, l'auteur des *Horaces* et des *Curiaes*. Mais il ne paraît guère que ce grand maître ait fait quelque

attention au jeune Ingres de Montauban, sinon pour le décourager : " Tu ne seras jamais un peintre, lui disait-il, mais tu seras un grand musicien." En même temps, il excitait de tous ses éloges les essais médiocres de son élève, M. Décluze. Or, c'était chez M. David une marotte : encourager les fils de bonne maison qui avaient du temps à perdre, et montrer l'obstacle aux pauvres gens poussés par la nécessité. Mais quoi ! rien ne pouvait, et ne devait décourager M. Ingres. Il appartenait à la race obstinée et volontaire de ceux qui vont droit à leur but. Indifférents aux sarcasmes, indifférents à la louange, ils marchent dans leurs sentiers, les yeux fixés sur la gloire, et ne s'arrêtent qu'au dernier jour. M. Ingres parlait rarement de son maître ; à peine s'il consentait à se reconnaître un de ses élèves.

A ses yeux, en effet, il n'y avait qu'un maître, à savoir : le divin Raphaël. Un jour qu'il parlait de Raphaël, il disait : *Cet homme !*... Et comme il voyait l'étonnement sur tous les visages : " Et, reprit-il, je ne suis pas sûr que Raphaël soit un homme." En tout cas, Raphaël était le dieu de M. Ingres, et jusqu'à la fin de sa vie M. Ingres est resté fidèle à son culte. Ame austère, esprit qui n'allait pas au delà des choses les plus simples, intelligence immense ; un talent plein de réserve, une conduite exemplaire. Il entra dans la vie au milieu de toutes les excitations de la pauvreté la plus sévère, et de bonne heure il sut mettre à profit les rudes enseignements de cette nourrice avare. Il eut faim, il eut soif ; il porta fièrement les haillons de l'enfance. Il était petit et vulgaire, et l'heure était loin où les hommes intelligents baisseraient les yeux, par modestie ou par respect, devant ce regard énergique et tout semblable au diamant noir.

Aux premiers jours du présent siècle, en dépit des pronostics de son maître, Ingres obtenait le second prix du concours. L'année suivante, il remportait le premier prix, le *prix de Rome*. Il attendit cinq ans avant qu'il lui fût permis, faute d'argent, de rejoindre enfin les chefs-d'œuvre du Vatican, les merveilles de l'art antique, Phidias à côté de Raphaël, l'antiquité non loin de la Renaissance. Alors, enfin, il entrevit toute sa destination, il eut le secret de sa vocation.

Heureux cependant les braves gens qui savent comprendre ou tout au moins pressentir les âmes bien trempées. Le jeune Bossuet, improvisant à douze ans son premier sermon dans le salon de l'hôtel de Rambouillet ; le jeune Turenne qui s'endort sur un canon par une nuit d'hiver ; Pascal enfant, devant la trente-deuxième proposition d'Euclide... Un homme intelligent s'arrête, admire et contemple. Il y en eut un de ceux-là, à Rome, autour d'une table d'hôte, qui ne se croyait pas être un héros en payant un petit écu les charnants dessous de M. Ingres. Il est vrai que ces dessous n'étaient pas à la mode ; ils contraignaient énormément les amateurs de ce qui semblait beau et joli aux petits messieurs et aux petites dames du Directoire... On eût offert vingt louis au jeune Ingres de Montauban, pour la simple copie d'une image des dessinateurs à la mode, il eût mieux aimé mettre la main dans le brasier de Scévola. C'était un Romain dans son genre ; il n'a jamais sacrifié au veau d'or. J'avais l'honneur d'être un des hommes qu'il admettait dans son atelier ; et comme un jour nous nous étonnions d'une chose déjà faite et qu'il avait refaite en six semaines : " Monsieur, me disait-il en me prenant la main à la briser, c'est ma gloire ; avec tout mon travail, je n'ai jamais gagné plus d'un petit écu par jour." Il disait juste, il disait vrai. Dans tout son travail, nulle hâte. Il n'admettait point qu'on pût lui faire une commande. Orgueilleux à l'excessif, il voulait renvoyer au grand-duc impérial de Russie l'argent qui lui revenait pour la *Vierge à l'Hostie*, uniquement parce que le grand-duc héritier n'avait point répondu par une lettre autographe à la lettre d'envoi de M. Ingres. C'étaient là ses moments difficiles. Plein de révolte aussitôt qu'il se croyait méconnu, plein de charme et d'attrait pour peu qu'on lui rendit justice.

Il nous souviendra jusqu'à la fin de nos jours de la première rencontre entre M. Ingres et ce vrai sage appelé M. Bertin l'aîné, qui devait servir tantôt de modèle à l'auteur encore méconnu de *l'Apothéose d'Homère*. Il revenait de Rome et rapportait de belles œuvres ; mais du vivant de M. Gérard premier peintre du roi, il fallait être assez hardi pour adopter M. Ingres comme un de ces peintres qui vous font immortel. C'était le rêve intime de M. Bertin l'aîné : entouré de renommées très-légitimes qui s'étaient faites à son ombre, à peine si l'on savait son nom dans la ville. Il donnait la gloire à plusieurs, et peu de gens auraient pu dire en le voyant passer : " le voilà ! " Cet homme admirable, et qui devait laisser une si nombreuse famille d'honnêtes gens de mérite et de talent, s'était réservé tout bas une immortalité, un genre d'immortalité loin de l'envie... Il voulait pour le peindre un peintre immortel. Autant il avait dédaigné pour lui-même les récompenses auxquelles chacun peut atteindre, autant il se faisait une fête de se voir revivre un jour dans quelque toile éblouissante de génie. Il faut dire aussi qu'il n'y avait rien de plus beau dans son âge viril que le directeur du *Journal des Débats*. Encore aujourd'hui il suffit de l'avoir entrevu, tel que l'a représenté M. Ingres, pour ne jamais oublier cette image éminente. Elle vous regarde et vous attire. Elle commande et vous obéissez. La force unie à l'intelligence, et la bonté au bon sens, ont posé leurs tabernacles sur ce front superbe. Il y avait donc pour l'artiste et pour le modèle un égal intérêt à se comprendre, à se rencontrer dans la même idée. C'était la même ambition de gloire de part et d'autre, et pourtant l'inquiétude était grande autour des amis du modèle et du peintre (les connaissant comme on les connaissait), de savoir comment se passerait la première entrevue. Elle fut charmante des deux parts. On eût dit, se voyant pour la première fois, qu'ils se reconnaissaient comme